



GRENOBLE ECOLE DE MANAGEMENT

**CHAIRE ENERGY
FOR SOCIETY**

EDITION 2023

Neutralité carbone en 2050

Plongez dans l'imaginaire
de nos étudiants

WE DON'T



A CHA

HAVE TIME!

Sommaire

Edito	4
Lettre d'une vieille amie par Augusto Monnerat	6
Journal 2050 Génération Climat par Lise Fourrier	10
Plus nous coopérons, moins nous aurons à sacrifier à la neutralité carbone par Yuliia Chorna	15
Visionnage 2050 - Je plante, je sème, j'arrose, je chéris, je récolte, je vends, je laboure, je taille, et c'est reparti par Juliette Samuel	18
Un mode de vie idéal en Suisse par Victor Bohnet	23



A propos de ce rapport

Décrire la journée d'un personnage de votre choix dans une France neutre en carbone en 2050. Tel est l'énoncé de l'exercice demandé aux étudiants de 2^{ème} année de Programme Grande Ecole (PGE) de Grenoble Ecole de Management (GEM) dans le cadre du cours intitulé « Innovation technologique et sociale pour transformer le secteur de l'énergie » et aux étudiants internationaux en 3^{ème} année du programme Global Management du Bachelor in International Business (BIB) dans le cadre du cours « International Contemporary Issues », dont nous publions ici une sélection.

Mais pourquoi demander aux étudiants de réaliser un exercice aussi atypique ? Parce que transiter vers une société neutre en carbone va demander de renouveler notre imaginaire collectif et avec lui le rapport que nous avons avec l'énergie et avec la nature. A l'image de la fabrique des récits, co-fondée par l'Ademe, l'exercice propose aux étudiants de participer à libérer nos imaginaires. Utopie ou dystopie, sobriété individuelle ou collective, innovation technologique débridés ou frugale. Chaque histoire reflète la colère, l'espoir et les attentes des étudiants face à un défi qui aura très certainement un impact significatif sur leur vie ●

Anne-Lorène Vernay, Professeure associée et membre de la Chaire Energy for Society



Grenoble Ecole de Management et la chaire Energy for Society n'entendent donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans ce rapport. Elles sont issues des travaux de nos élèves et doivent être considérées comme propres à leurs autrices et auteurs.

A propos de la chaire Energy for Society

Les recherches menées dans le cadre de la chaire Energy for Society étudient l'impact de nouveaux services énergétiques conciliant transition énergétique, adhésion des citoyens et attractivité business.



La chaire Energy for Society de GEM, par le biais de cette publication est ravie de soutenir cette initiative lancée par les professeurs de GEM du cours « Innovation technologique et sociale pour transformer le secteur de l'énergie » du PGE et du cours « International Contemporary Issues » du parcours Global Management du Bachelor in International Business. Quel meilleur exercice que de demander à nos étudiants, décideurs de demain, d'imaginer le futur pour bien comprendre 1) l'état d'esprit dans lequel ils se trouvent par rapport aux défis climatiques, 2) comment ils intègrent et s'approprient les fondamentaux que les professeurs exposent en cours et imaginent les solutions de demain.

Ces essais ont été rédigés au printemps 2023, alors que le monde traverse les mois les plus chauds jamais enregistrés, quelques mois après l'une des plus graves crises énergétiques... Espérons que leurs récits soient pour certains un électrochoc, pour d'autres porteur d'espoir, ou même les deux à la fois.

Excellente lecture ! ●

**Carine Sebi, Professeure associée et
Coordinatrice de la chaire Energy for Society**

Lettre d'une vieille amie

Cet essai aborde une perspective de l'année 2050, où l'humanité et la planète ne sont plus en relation stable. Il donne un aperçu de ce que pourrait être notre avenir si nous ne changeons pas nos comportements.

Chaque jour, il devient de plus en plus difficile de survivre. Je suis très âgée, je ne sais pas combien d'années il me reste. Je me sens fatiguée. Je ne me souviens pas exactement quand tout a commencé. Il y a quelques années, des amis m'ont prévenu que je pourrais être malade. Au début, les symptômes étaient légers, presque imperceptibles. Cela a duré longtemps, mais je n'avais aucun contrôle sur ce qui m'arrivait. De plus en plus de personnes s'inquiétaient de mon état. C'était un sentiment agréable, celui de se sentir pris en charge, que d'autres se souciaient de moi.

Aussi loin que je me souviens, j'ai toujours été cette amie qui donnait sans compter et recevait rarement quelque chose en retour. Je ne me suis jamais plainte, et même si je l'avais fait, cela n'aurait guère eu d'impact. J'ai beaucoup pleuré. Mes larmes étaient un soulagement pour moi, mais je savais que les autres ne partageaient pas ce sentiment. Parfois, elles inondaient les autres personnes, et ils me blâmaient, comme si je les punissais. Mais ils ne pouvaient pas voir que c'étaient eux la cause de mes yeux larmoyants. Chaque année, mon humeur empirait petit à petit. Je ne pouvais plus profiter des saisons. En été, j'avais anormalement chaud. En automne, les feuilles par terre signifiaient que le temps passait, elles représentaient

Auteur



Je m'appelle **Augusto Monnerat** et je suis un étudiant brésilien. J'étudie l'économie à PUC-Rio et j'ai effectué un programme d'échange à GEM au cours du premier semestre 2023. Je suis passionné par la photographie et les expériences à l'étranger.

Programme: Business in International Business - Global Management- 3^{ème} année

toutes les choses inachevées que j'aurais pu faire, je n'étais pas sûre que ce serait la dernière fois que je verrais les arbres dénudés. Quand l'hiver arrivait, je m'isolais vraiment. J'étais si froide avec tout le monde, même avec mes amis les plus proches. Je sais que ma froideur n'était pas la meilleure réaction envers les autres. Je sais que mon humeur affectait les autres, mais c'étaient eux qui causaient ma froideur. Et puis le printemps arrivait. Cela me donnait un peu d'espoir, mais chaque année, moins de fleurs s'épanouissaient parce que je n'avais tout simplement plus l'énergie de profiter de la vie. Ma maladie me changeait progressivement et m'empêchait d'être moi-même.

Ma santé préoccupait beaucoup de personnes, et même suscitait des débats sur le fait que j'étais réellement malade ou si j'exagérais. Ceux qui pensaient que mon état était important pour eux faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour m'aider à aller mieux. Ils changeaient leurs habitudes, arrêtaient de faire certaines choses, espérant ainsi améliorer ma santé. Certains de mes amis ont arrêté de manger de la viande, car ils savaient qu'à chaque fois que quelqu'un en mangeait, j'avais une soif insatiable. J'avais l'impression que toute l'eau en moi était drainée de mon corps. D'autres ont cessé de voyager en avion pour rester près de moi, au cas où j'aurais besoin de quelque chose. Ils s'écrivaient des lettres, expliquant ce qu'ils feraient pour m'aider. Certains promettaient de baisser la température de leurs maisons parce qu'ils savaient que mes fièvres ne supportaient pas la chaleur. Mon ami américain m'a

promis de changer son mode de vie pour m'aider dans ma maladie. Mon ami européen a dit qu'il ferait de même.

Une de mes bonnes amies kényanes, Elizabeth Wanjiru Wathuti, m'a beaucoup aidée pendant une certaine période. Elle me donnait des arbres et des plantes que j'aimais et encourageait les autres à en faire de même. Mon amie suédoise, Greta, organisait des marches et des rassemblements pour attirer l'attention des gens sur mon état.

Cependant, même s'il semblait que beaucoup de mes amis se souciaient de moi, ils se préoccupaient davantage de savoir qui serait mon sauveur. Ils ne s'inquiétaient pas de moi, j'étais naïve. Ils se souciaient de leur propre image, de leur propre statut, de l'idée qu'ils donneraient d'eux-mêmes en étant celui qui m'a sauvée. Au lieu de travailler ensemble pour m'aider à aller mieux, ils se refermaient sur eux-mêmes, presque comme s'ils étaient en compétition.

Cette mentalité ne faisait qu'aggraver les choses. Les gens étaient tellement concentrés sur leurs actions qu'ils ignoraient complètement la raison pour laquelle ils agissaient ainsi.

Il y avait aussi ceux qui pensaient que je faisais semblant. Ils étaient si obtus qu'ils ne pouvaient pas comprendre comment quelqu'un pouvait être malade. Ils avaient tous leurs raisons de le croire. Mon état de santé les affectait de la même manière que mes amis. Quand ils me voyaient, ils disaient : « Tu n'as pas l'air malade, regarde

ton sourire, tu rayonnes», et uniquement sur cette base, ils en tiraient leurs propres conclusions «Elle n'est pas malade». Le problème, c'est qu'ils prenaient leur conclusion et agissaient comme si c'était la vérité absolue. Ces détracteurs discutaient avec mes amis préoccupés et les manipulaient pour les convaincre qu'ils avaient raison. Mais mes partisans étaient forts, jusqu'à ce qu'ils ne le soient plus.

Le déclin est venu quand mes amis proches ont essayé de mettre en place une nouvelle politique dans notre quartier. Cette nouvelle politique aurait légèrement modifié nos habitudes. Nous étions censés réduire notre consommation de biens, afin que plus de ressources puissent être consacrées à mon bien-être. Je trouvais cela incroyable. Enfin, mon état de santé était pris en compte et mes amis faisaient quelque chose pour améliorer ma santé. Cependant, ceux qui ne croyaient pas en moi n'étaient pas satisfaits de ce nouveau mode de vie. Cela a créé un débat très long sur l'avenir de notre quartier. D'innombrables réunions ont eu lieu, les partisans étaient de plus en plus actifs tandis que les détracteurs ont exprimé de plus en plus clairement leur incrédulité. Ce débat est devenu si enflammé qu'il m'épuisait. Il me rendait encore plus malade. Les dommages qu'il a causés à mon corps étaient indescriptibles. Les plantes qu'on m'avait données ont toutes brûlé, les fleurs qui s'épanouissaient au printemps ne fleurissaient plus. Le froid de l'hiver était glacial. La chaleur de l'été était brûlante. Je ne pouvais pas vivre dans de telles conditions, et eux non plus.

Peu à peu, mon cercle d'amis devenait de plus en plus restreint. Ceux qui étaient moins privilégiés ont été les premiers à en souffrir. Ce n'était pas ainsi que je voulais être ; je ne voulais pas avoir un impact si négatif sur la vie des marginalisés. Mais malheureusement, la structure de notre quartier les rendait plus vulnérables à mes symptômes. Je ne pouvais plus leur offrir les cadeaux que je donnais auparavant ; je ne pouvais plus leur fournir les suppléments que je donnais autrefois. Je n'avais tout simplement plus la capacité de m'occuper d'eux. Puis vint la classe moyenne. Certains ont réussi à traverser tout cela. Mais la majorité n'a pas supporté les conséquences de la situation que ma maladie leur a infligée. Avec la nouvelle politique mise en place, leurs approvisionnements étaient limités, de sorte que lorsque le dilemme est venu, ils n'avaient pas grand-chose pour se sustenter. Chaque fois qu'ils partaient, une partie de moi partait aussi avec eux.

Ces dernières années, seuls les riches ont pu faire face à la situation. Ceux-là mêmes qui me faisaient le plus de mal par le passé étaient les seuls qui restaient à la fin. Je ne peux pas mettre en mots ce que je ressens. Ce n'est pas juste. Ils vivaient leur vie comme bon leur semblait, sans penser aux implications, tandis que d'autres mouraient pour moi. J'aimais tous mes amis et voisins, mais je ne pouvais tout simplement pas ressentir un sentiment d'injustice dans cette situation. Je ne souhaitais pas qu'ils ne soient pas là avec moi, mais je ne pouvais supporter le fait qu'ils étaient les seuls qui, compte tenu de leurs actions passées, n'étaient pas affectés par ma santé.

Aujourd'hui, on ne peut pas appeler «vivre» la manière dont nous gérons cette situation. Ceux qui sont encore là se battent pour avoir la chance de respirer de l'air propre. J'ai l'impression d'être recouverte d'une couverture lourde qui emprisonne tout l'air sale en dessous, rendant presque impossible pour quiconque d'apercevoir une brise fraîche. Les arbres sont maintenant une denrée rare, dont la valeur augmente au fil des jours. Le sol n'est plus propice à l'agriculture. Il est très rare qu'une culture quelconque pousse, étant donné les conditions de notre atmosphère. Le seul produit qui soit à peu près fiable est le maïs. C'est le seul aliment que je peux fournir. Nous avons dû changer notre régime alimentaire pour nous adapter à ce que nous pouvons cultiver. Les viandes et autres types de protéines animales sont considérées comme un produit de luxe, avec une chaîne d'approvisionnement très rare. Les champignons sont notre source

de protéines la plus importante dans notre alimentation de base. De nombreuses zones de notre quartier sont inhabitables en raison des changements climatiques qui ont altéré le territoire. De nombreuses maisons ont été inondées en raison de l'augmentation du niveau de la mer, les forêts ont été incendiées à cause de la désertification de certains territoires.

J'ai fait tout ce que je pouvais, mais ce n'est jamais seulement de mon ressort. Nous, en tant que communauté, aurions pu prospérer avec ce que je fournissais, mais l'être humain en tant qu'espèce n'est pas fait pour coopérer. La cupidité et l'égoïsme font partie de leur essence. C'est dans leur comportement naturel. Il est impossible de s'en échapper. C'est dommage que ce soit le résultat, ils n'auront pas d'autre chance. En tant que leur foyer, je suis déçue. Je m'attendais à mieux. Ils auraient pu être meilleurs. Nous aurions pu être meilleurs ●

Journal 2050

Génération Climat

A travers le journal d'une femme et mère de famille, découvrez le paradoxe de la transition énergétique française. Entre restrictions parfois absurdes imposées par le gouvernement et initiatives locales responsables, le net zéro est atteint mais à quel prix ? L'absence d'émissions carbone pose question des moyens mis en œuvre pour l'atteindre et de ce que cela implique pour les générations futures notamment sur la problématique du nucléaire.

Lundi 21 mars 2050

J'ai longtemps hésité à avoir des enfants. En partie à cause des responsabilités, du temps et l'énergie qu'ils nécessitent mais aussi et peut être surtout à cause du réchauffement climatique. Quand j'étais jeune on disait que la nouvelle génération était éco-anxieuse, peut-être qu'on était seulement réalistes ou qu'on avait compris avant les autres ce qui nous attendait. Avec mes amies, on parlait de nos désirs de famille tout en sachant pertinemment que nos enfants ne connaîtraient jamais le monde qui nous avait vu grandir et que la planète qu'on leur laisserait serait encore plus polluée de l'intérieur.

Le plan c'était de limiter l'augmentation de la température à 2°C. Le plan a lamentablement échoué le 8 mai 2045. Quelle ironie, la date d'anniversaire de la fin de la plus grande guerre de l'histoire marquait le commencement d'une toute nouvelle étape d'une guerre contre laquelle nous n'avions aucune chance. A cette époque, on disait encore que la technologie nous sauverait, mais les machines à dépolluer malgré des débuts prometteurs n'ont pas fonctionnées assez

Auteure



Lise Fourier, étudiante au sein RSE de GEM en alternance chez BNPP Securities Services, s'intéresse aux questions environnementales et à notre impact sur la planète. A travers cet écrit, Lise a voulu traduire des problématiques actuelles qui peuvent parfois faire naître des doutes et des inquiétudes en particulier chez les jeunes qui s'interrogent sur leur avenir.

Programme : PGE 2A
alternance RSE 2023

vite, ni assez bien et après une longue période d'inaction le gouvernement a compris qu'il n'était plus possible de rester les bras croisés.

En l'espace de dix ans, la France a connu plus de changements que pendant l'ère industrielle. D'abord, les importations ont été limitées. Les grandes marques chinoises qui régnaient en impératrices sur la fast fashion et les cosmétiques ont peu à peu été interdites. Ensuite, les taxes carbone se sont multipliées sur l'avion, l'essence, le gaz, la viande en gros à peu près tout ce qui ne ressemblait pas à du quinoa. L'usage de la technologie récréative comme les réseaux sociaux ou les séries a été limité à une heure par jour et par personne.

Ces mesures de suffisances n'ont pas fait l'unanimité. Il y avait toujours plus de réglementations, et le même schéma repassait en boucle à la télévision : adoption de nouvelles conventions, rébellion, répression. Chaque samedi, Paris redevenait un champ de bataille opposant manifestants et forces de l'ordre, saccageant, brûlant ce qui pouvait encore l'être. Les régions ne furent pas épargnées. Le Sud de la France en proie les premiers à des restrictions d'eau se soulevait régulièrement. Les lois promulguées n'avaient plus de sens -pire qu'en temps de Covid si vous voulez mon avis. Un jour c'était l'interdiction des espaces climatisés non essentiels (dans lesquels on comptaient les crèches et les écoles), un autre l'interdiction de consommer des avocats (mais que ceux qui ne venaient pas des DOM-TOM). Et

pendant que les débats continuaient à l'Assemblée nationale, nous on mourrait de chaud par 30°C en plein mois de novembre avec restrictions d'eau à la clé pour la moitié des Français. Les centrales de dessalaisons avaient beau fonctionner en quasi-continuité, le volume qu'elles produisaient était bien inférieur aux besoins de toute une nation. On aurait pu croire à la révolution mais je crois qu'au fond personne n'avait de meilleure idée. On suivait les directives en essayant tant bien que mal de faire de notre mieux, se renseignant sur les consignes de tri en constante évolution, jamais uniformisées sur le territoire, en compostant et réutilisant ce qui pouvait l'être. Peu à peu les manifestations se sont espacées et le mouvement essoufflé. L'air avait des senteurs d'épuisement généralisé. Je crois que je ne l'ai jamais écrit mais ces années-là ont été compliquées. J'avais peur que tout s'effondre sans crier gare et en même temps j'en rêvais pour enfin dire au monde « on vous avait dit que ce jour arriverait et qu'après ce serait trop tard. Aujourd'hui, la France est neutre en émission carbone. Ce plan-là a réussi, mais à quel prix ? Certes les énergies renouvelables se sont développées, les jardins privés sont devenus des parcs d'éoliennes contre de fortes déductions d'impôts mais il y a déjà un peu partout d'anciens colosses qui s'effritent et dont on ne sait quoi faire. Le démantèlement coûte trop cher, le recyclage des batteries compliqués alors on abandonne ces zones, on ferme les yeux. Tout ce qui n'est pas produit par les panneaux solaires et les éoliennes provient du nucléaire. Les cinq centrales en construction

ont ouvert ces dix dernières années. Nous avons besoin de toujours plus d'énergie sans prendre conscience que cette soif insatiable est la cause de tous nos problèmes. On enterre les déchets nucléaires en se disant que de toute manière cela vaut mieux que du CO₂ dans l'atmosphère mais un jour notre attitude d'autruche se retournera contre nous et nos enfants devront se préoccuper de ce à quoi nous n'avons jamais voulu nous confronter. Nous nous cachons derrière le beau résultat de zéro émission en oubliant comment celui-ci est atteint. Les panneaux solaires ? Une grande partie ne se trouvent pas chez nous. Leur construction ? Externalisée bien-sûr, je ne parle même pas de l'extraction des minerais nécessaires à leur fabrication. C'est une hypocrisie toujours plus présente qui ne met en évidence que ce qui nous arrange. Nous utilisons certes moins d'énergie à titre personnel mais les entreprises en utilisent toujours plus. Les serveurs tournent toujours autant, les climatiseurs pour les refroidir idem. Mais ceux-ci ne sont pas en France et on ne les compte pas dans les calculs. J'essaie de souligner ces points de contradiction dans mes rapports au sein du service de la Conformité de mon entreprise, en vain. En soi, nous n'enfreignons aucune règle européenne. Quel simulacre ! La vie ressemble à un mauvais épisode de black Mirror ; un mélange d'avancées technologiques et de contraintes sociales insensées. Certaines innovations ont tout de même du bon et j'aurai aimé qu'elles existent plus tôt. J'aime ces boutiques de seconde main dans chaque coin de rue ou ces nouvelles applications qui mettent

en relation différents savoir-faire. L'autre jour, j'ai cousu un déguisement pour une petite fille, sa maman pâtissière m'a appris à faire du sucre soufflé en échange. J'aime aussi la résidence dans laquelle nous avons déménagé il y a un an en périphérie de Strasbourg. Ici, tout fonctionne en circuit fermé. C'est une sorte de complexe lumineux et propre bordé de sapins verdoyants dans lequel le partage est le maître mot. On partage les machines à laver réunies en une laverie au rez-de-chaussée du bâtiment (souvenirs doux amers de ma vie passée d'étudiante), les vélos garés dans la cour, et même les voitures grâce à un système de cartes individuelles. J'aime le fait que recycler ou faire attention soit entré dans notre quotidien. L'eau de pluie alimente tout le bâtiment pour la douche, les toilettes, la vaisselle et peut être remplacée au besoin par de l'eau courante. Les luminaires - les mêmes dans chaque habitation - se régulent en fonction de la luminosité extérieure et s'éteignent automatiquement si aucune présence n'est détectée dans la pièce. J'aime le cadre de vie et ces nouvelles habitudes que nous avons peu à peu prises comme se rendre dans la petite épicerie au centre de la résidence pour remplir nos bocaux de vrac ou aller s'occuper du jardin partagé avec les enfants les samedis matin. Si seulement tout cela avait été mis en place avant, bien avant que les cigognes ne viennent se nicher toutes l'année sur les piquets électriques et que la neige ne disparaisse complètement. Il aurait fallu développer toutes ces initiatives lorsque les saisons existaient encore,

lorsque les oiseaux chantaient au printemps et que le printemps lui-même n'était pas qu'un conte pour enfant. Le vent, la pluie et les vagues de chaleur se succèdent sans qu'il ne soit plus possible de distinguer un quelconque cycle. Les saisons appartiennent à un monde qui n'existe plus. L'école a fourni aux enfants des combinaisons thermiques qui fonctionnent comme des thermos pour les garder au chaud quand il fait frais et au frais quand il fait chaud. Mes robes d'été semblent être des reliques surannées. Au fond, tous ces changements ne le sont que pour nous, les regrets remplissent nos poches mais sont étrangers aux enfants qui ne peuvent regretter ce qu'ils n'ont jamais connu. Ils apprécient le soja qu'on leur sert à la cantine, les insectes et les algues sans s'imaginer qu'auparavant on mangeait tout autrement. Les dimanches après-midi, la résidence organise des ateliers pour eux sur des thèmes comme

l'upcycling et le multi-fonctionnalisme. Ils apprennent à voir à travers un prisme plus respectueux des objets et de leur environnement. Ils vont à l'école qui se trouve à la sortie de la résidence en vélo bus qui fait le ramassage scolaire deux fois par jour. Malgré l'augmentation des températures, les tempêtes régulières et les sécheresses à répétition, la vie suit son cours. Et peut-être que tout n'est pas si mal en fin de compte, en France en tout cas. Mais, je ne peux m'empêcher de me demander comment la situation va évoluer et ce qui nous attend demain. La France est neutre en carbone oui mais ce n'est pas le cas de la planète et chaque jour notre environnement s'effrite un peu plus. Quel monde laisserons-nous à nos petits enfants ? ●



Plus nous coopérons, moins nous aurons à sacrifier

Cet essai tente d'imaginer à quoi pourraient ressembler les vies de différentes communautés dans le monde une fois que nous aurons atteint zéro émission de carbone en 2050. Chacune des deux histoires suivantes illustre l'impact des degrés variés d'interventions gouvernementales et corporatives. En fin de compte, cet essai vise à souligner l'importance de la coopération et de l'égalité dans la conception d'un avenir durable.

Nous sommes en 2050 et nous avons atteint la neutralité carbone. À quoi ressemble notre vie maintenant ? Devions-nous nous restreindre ou le gouvernement a-t-il dû restreindre les entreprises ? Notre vie s'est-elle améliorée ou nous sommes-nous enfermés dans une impasse ? Les inégalités se sont-elles réduites ou accrues ? Vivons, pour un instant, dans les deux scénarios les plus radicaux...

Scénario I : l'obscurité après la chute

Je traverse la route à la hâte. Par habitude, je regarde le feu de signalisation, oubliant qu'il est depuis longtemps désactivé pour économiser de l'énergie. Au moins, il n'y a presque pas de voitures depuis que la taxe mobilité est devenue trop élevée.

Je regarde ma vieille montre mécanique pour vérifier l'heure, 17h58, il ne reste que deux minutes avant que la ville ne sombre dans l'obscurité : plus d'éclairage public, plus de transports en commun, les magasins fermés. L'électricité sera coupée jusqu'à 6 heures du matin. Je traverse le parc en coupant par le coin pour gagner du temps, l'herbe est jaune et sèche car nous

Auteure



Yuliia Chorna est une réfugiée originaire de Kharkiv, en Ukraine, qui vient de terminer sa licence en commerce international. Elle est passionnée par le bénévolat, le sauvetage d'animaux et les droits des LGBTQ+. Elle aspire à travailler dans la gestion de la durabilité et à créer sa propre organisation à but non lucratif.

Programme : Business in International Business - 3^{ème} année

n'avons plus le droit de l'arroser et la pluie se fait rare.

Tout devient soudainement sombre, c'est ainsi que je sais qu'il est 18 heures. Je jure dans ma tête que je n'aurais pas dû discuter avec ce client et partir plus tôt à la place. Je me sens anxieuse, mon estomac me fait mal. Avec l'inflation galopante, il y a de plus en plus de vols : les gens essaient de trouver de l'argent pour se nourrir. Il y avait beaucoup de soutien, au début, pour acheter localement, mais une fois que cela est devenu une obligation de produire et acheter localement et que les prix ont explosé, il était trop tard pour faire marche arrière.

La seule lumière que je vois vient des gratte-ciel au-dessus de notre ville. Si vous payez suffisamment cher, ils vous fournissent de l'électricité aussi longtemps que vous en avez besoin. «Vive la France», dis-je ironiquement dans ma tête.

Je rentre enfin chez moi et ferme la porte à double tour. «Mel?» - je crie le nom de ma femme. Pas de réponse. Je vais dans notre chambre et la trouve au lit. Je ne suis pas surprise ; ce n'est pas la première fois. Depuis que les nouvelles lois ont été imposées, sa dépression la dévore de l'intérieur.

Normalement, nous essayons de cuisiner quelque chose avant que l'électricité ne soit coupée, mais je suis rentrée tard et Mel n'a pas pu se lever pour le faire. Nous mangeons donc quelques fruits, tous petits, sans goût et presque pourris, car ils ont été cultivés localement, sans pesticides,

afin de réduire les émissions de carbone et de préserver la biodiversité. J'ouvre une boîte de chou fermenté, j'en mets un peu sur du pain et je pense à toutes les choses qui me manquent de ma vie passée. Nous allons nous coucher ; j'éteins une bougie et ainsi se termine un autre jour qui ne diffère en rien du jour précédent.

C'est drôle, comment pour sauver la planète, nous avons dû nous ruiner nous-mêmes.

Scénario 2 : une vie épanouie

Je me réveille non pas avec le réveil mais avec le soleil qui s'inonde sur mon visage. Je sais que sur mon téléphone je recevrai une notification m'annonçant qu'aujourd'hui est férié. Le beau temps est si rare au Royaume-Uni que les entreprises sont maintenant légalement obligées de déclarer les jours ensoleillés comme fériés. Je vais au réfrigérateur chercher du fromage que j'ai fait il y a quelques jours, puis je vais dans mon jardin cueillir quelques tomates. Je me prépare une tasse de 'fake café', une boisson que nous avons inventée après avoir réalisé la pollution générée par l'importation du vrai café. Avant que vous ne posiez la question, nous avons investi dans les pays qui produisaient autrefois du café, afin que leurs économies ne s'effondrent pas, et maintenant ils se spécialisent dans des secteurs plus propres. Je pense à prendre le train pour rendre visite à mes grands-parents, mais je renonce à l'idée car le train sera bondé un jour férié. Bien que déçu de ne pas choisir cette option, je suis aussi heureux que plus de personnes aient la chance de voyager avec les trains

gratuits. Je décide donc de faire quelques corvées. Je récolte des fruits dans mon jardin, fais fermenter du kombucha et vais chez ma voisine échanger mon chou fermenté contre un peu de céréales pour faire du pain plus tard.

Lorsque dans les années 2020, la crise énergétique a révélé la fragilité de notre société, nous avons été contraints de faire avancer notre recherche sur les énergies renouvelables, ce qui nous a poussés à reconsidérer nos valeurs. Nous ne voulions plus vivre dans le seul but d'augmenter les bénéfices, et nous avons progressivement adopté le style de vie que nous avons maintenant. Mais je dois dire que la première fois que j'ai entendu parler de décroissance, j'étais sceptique. J'aimais mon salaire élevé et voyager autant que possible avec les tarifs aériens bon marché. L'idée de me forcer à adopter une nouvelle vie inconfortable ne me plaisait guère. Aujourd'hui, cependant, je mène une vie que j'ai toujours souhaitée, lente, sans angoisse de manquer d'argent pour payer les dépenses de base, sans criminalité ni sans-abri.

Avec l'aide du gouvernement via des réglementations, la fourniture d'un revenu de base universel et des impôts plus élevés pour les personnes aisées. Avec l'engagement des entreprises qui se sont conformées aux réglementations environnementales, ont veillé à protéger les droits des employés et sont devenues transparentes avec leurs finances, en particulier les impôts. Avec un changement d'attitude et de mode de vie des individus. Nous avons atteint la neutralité

carbone, même si cela a nécessité un effort considérable d'éducation, de manifestations et de persuasion.

Conclusion

Supposons que nous vivons dans un monde panglossien et qu'il n'y ait aucun doute que nous atteignons la neutralité carbone. Comment aimeriez-vous y arriver ? Préfereriez-vous acheter votre liberté, vivre dans un monde propre sans conséquences pour vous-même mais avec des conséquences pour tous les individus autour de vous ? Ou ralentir votre vie, renoncer à certains privilèges mais le faire de manière unifiée, serait-ce un meilleur choix pour vous ? Et si votre vie ne changeait pas mais que les entreprises étaient contraintes de s'améliorer ? Pourquoi devons-nous, en tant qu'individus, toujours aller dans l'un ou l'autre extrême ?

Nous ne pouvons atteindre des résultats qu'en coopérant avec les gouvernements, les individus et les entreprises. Nous devons tous renoncer à quelque chose, mais plus que tout, nous devons renoncer à notre court-termisme. Nous devons cesser de penser à la façon dont nous, les individus, manquerons d'expériences, à la façon dont les gouvernements perdront des votes et les entreprises des bénéfices. Atteindre nos objectifs à long terme exige que nous renoncions parfois à nos souhaits à court terme.

Et plus nous coopérons, moins nous devons faire de sacrifices. ●

Visionnage 2050

Je plante, je sème, j'arrose, je chéris, je récolte, je vends, je laboure, je taille, et c'est reparti

Synopsis : Cet essai aspire à mettre en lumière un avenir paisible grâce à des choix guidés par la solidarité à travers la vie d'une maraîchère. Derrière ses airs d'utopie, ce récit est pourtant bien ancré dans le réel et révèle l'espoir et l'envie d'une vie alternative de la part de l'auteure.

Date : 12 mai 2050

Réveil : 06h00

La journée va être belle, quoiqu'un peu chaude, j'ai hâte de goûter les premières fraises du jardin. J'enfile ma vieille salopette, mes bottes et me voilà partie pour une journée de labeur. Une routine s'est installée depuis ces quinze dernières années, dans ce petit coin de paradis au fin fond de l'Ardèche où je me suis établie. Je suis maraîchère, vivant au rythme des saisons. Mes arbres fruitiers et légumes s'étendent sur deux hectares. Si on m'avait dit, quand j'étais en école de commerce, que je finirais maraîchère, j'aurai bien rigolé. La vie sait se montrer farceuse. Je me suis formée à la permaculture en lisant les magazines Rustica que ma mère lisait il y a plus de 30 ans. J'ai découvert et expérimenté de savantes combinaisons entre différentes variétés de cultures non-concurrentes qui permettent de garder un sol riche et d'augmenter les rendements. J'ai choisi une méthode d'association de légumes « dans l'espace et le temps ». Par exemple, j'associe des haricots grimpants et des plants de tomates qui font de l'ombre aux radis et aux carottes. J'ai aussi associé mon verger à mon potager pour développer l'agroforesterie dans mes parcelles. Mon grand verger-potager est devenu un

Auteur



Juliette Samuel : inspirée par des démarches innovantes liées à l'éco responsabilité, Juliette Samuel s'est spécialisée dans le master Innovation for sustainability transition au sein de Grenoble Ecole de Management. En parallèle, elle effectue son alternance en tant que chargée de projets RSE au sein de la cellule RSE du CEA Grenoble.

Programme : SUP de CO PGE (2021-2024)

terrain de jeu artistique où je teste pleins d'associations différentes. Je pourrai vous énumérer longuement tous les bienfaits de ces combinaisons (ombrage, stabilisation et drainage du sol, apport de micro-organismes...), mais le temps file et jusqu'à présent les radis et les fraises n'ont jamais poussé dans des barquettes.

Les fraises sont délicieuses, les enfants vont se régaler ! J'en ai environ pour deux heures le temps de les ramasser, de les trier, puis de filer au marché. Je repense à l'avant, où les agriculteurs et maraîchers n'en pouvaient plus. Ils travaillaient sans relâche pour gagner une misère. Je me souviens du nombre de suicides, je me souviens des géants qui ne laissaient que peu de place aux petits exploitants. Aujourd'hui, nous sommes valorisés, nous contribuons à l'alimentation de chacun des habitants et nous sommes reconnus comme tels. Nos produits sont vendus au juste prix et nous sommes rémunérés à la hauteur de notre sueur.

Nous vivons bien. Avant, j'aurais sûrement dit que je vivais « confortablement ». Comme les choses ont changé. Mon quotidien est le suivant : je plante, je sème, j'arrose, je chéris, je récolte, je vends, je laboure, je taille, et c'est reparti. Du bitume au champ, telle était ma destinée et celle de tant d'autres avant et après moi. Je vis au coeur de la nature et je participe activement aux activités de ma commune. Notre beau village compte une centaine d'habitants, mon métier contribue à les nourrir et j'en suis fière.

Il est déjà 11h30 ! C'est toujours comme ça, quand je suis au coeur de mon potager, je ne vois pas le temps passer. Mais c'est fini la course après le temps, le stress et les angoisses.

Je prends le temps de vivre. De toutes façons, tout le monde a dû ralentir. 12h00, j'arrive au magasin de producteurs du village où je tiens une permanence. Les habitants viennent chercher leurs oeufs, fruits et légumes, de saison évidemment. Mes fraises ont été victimes de leur succès, quelle joie de rentrer à la maison les cagettes vides ! Le temps se couvre, je passe faire un tour sous ma serre. La météo étant souvent capricieuse, j'ai fait installer une serre, réchauffée l'hiver par des panneaux solaires et rafraîchie l'été par une climatisation raccordée à ceux-ci. L'acceptabilité sociale de l'installation des panneaux solaires et des éoliennes, à force de green marketing, je dois bien l'admettre, a été un point majeur de cette nouvelle société. Pour ce qui est de l'arrosage, je récupère l'eau de pluie dans une grande cuve, cela suffit parfaitement à la consommation d'eau nécessaire à mes quelques plants.

13h00, je nettoie la serre qui est presque vide en mai et j'en profite pour planter mes melons que je récolterai en juillet. Mon exploitation est neutre en carbone. 0 émission de CO₂. C'est drôle dit comme ça, puisqu'aujourd'hui toutes nos émissions produites doivent être compensées. Si à la fin de la semaine le compteur n'est pas à zéro, nous avons deux choix : payer une taxe à la hauteur de notre surplus ou donner du temps à des associations

de notre commune. A la campagne, ça marche comme ça, je suis souvent à « zéro » et pourtant, je réserve toujours deux demi-journées par semaine pour aller jouer aux cartes avec les anciens ou faire de la sensibilisation dans l'école du village. Je propose des ateliers dans mon vergerpotager. Ces ateliers sont devenus obligatoires pour tous les jeunes. Depuis des années, je me répète ce mantra : « On protège ce qu'on aime et on aime ce qu'on connaît », merci commandant Cousteau. Les enfants sont si perspicaces et curieux, apporter une connaissance leur donne l'envie de protéger et de prendre soin de cette belle biodiversité. Leur joie remplit mon réservoir de bonheur. Cet après-midi, j'anime un tout nouvel atelier sur la visualisation. Longtemps, je n'ai plus voulu m'y risquer. Longtemps, mon optimisme sans faille m'a été reproché. A 18 ans, j'ai fait une multitude de fresques, c'était à la mode, il y en avait pour tous les goûts : alimentation, climat, besoins, nouveaux récits, numérique et tutti quanti. J'avais 18 ans et à l'époque 1/3 de la production mondiale était perdue ou gaspillée, deux milliards de personnes dans le monde étaient en surpoids. L'insécurité alimentaire déclenchait des conflits, la pauvreté, le chômage, la marginalisation étaient les maux notre époque. De menaces à réalité, la perte de biodiversité, la raréfaction des ressources hydriques, le changement climatique rendaient notre système alimentaire défaillant. Tant de maux, j'en avais la nausée. Quel futur dans ce monde fébrile, en dégringolade ? On parlait de réveil écologique, d'urgence climatique et malgré tout,

j'avais cet espoir, cette flamme dans l'oeil insouciant de la jeunesse qui permet de tout espérer. L'envie d'agir me prenait aux tripes. De l'excès à la sobriété, de la cécité à la lucidité, il n'y avait qu'un pas et je l'ai franchi. Une de mes premières actions a été de devenir membre d'une communauté énergétique. Quelle joie de découvrir des citoyens passionnés avec l'envie de transmettre et surtout de faire changer les choses ! Ces initiatives se sont multipliées sur le territoire, les gouvernements ont pris leurs responsabilités et des mesures drastiques ont été mises en place en France. Ce sont elles qui encore aujourd'hui nous permettent de respirer.

Bref, il est 14h30, l'activité de visualisation va commencer. Des adolescents, jeunes parents et retraités sont venus. Quel bonheur ce moment de partage et d'union entre les générations. « Prenez une grande inspiration et fermez les yeux si cela peut vous aider ». Pendant que j'anime, je repense à cette visualisation que j'avais faite, 20 ans en arrière. Le sujet de celle-ci était de se projeter dans un futur neutre en carbone en 2050. Il va sans dire que depuis je crois fermement aux pouvoirs de la visualisation, il faut croire que ça a marché.

- Mai 2030, je fermais les yeux et j'imaginai des accords sur le climat couronnés de succès, des émissions mondiales stabilisées et une température elle aussi stabilisée juste au-dessous de 2 degrés. Je fermais les yeux et je devais passer en revue une journée type. Je m'imaginai vivre à la campagne, avec

un grand jardin et une variété de fruits et légumes. Je me levais, douche froide, je m'habillais de vêtements en lin, je déjeunais sur ma terrasse des fruits frais du jardin. Je partais au travail, à pied ou en vélo, à maximum 15 minutes. Je m'imaginai travailler dans une structure à taille humaine, travailler de mes mains ou auprès des enfants. Je travaillais 30 heures par semaine pour garder du temps pour l'entretien de mon jardin et ma vie associative. Je mangeais avec mes collègues un repas fait maison la veille. Mes activités favorites étaient un cours de danse contemporaine et de salsa collectif, un atelier couture et la création d'habitats écoresponsables. Si je réservais des vacances, ça serait des micro-aventures à vélo ou en randonnée. J'avais abandonné l'idée d'aller plus loin qu'en Europe. Je rentrais le soir arroser mes plantes. La tête sur l'oreiller, je repensais à cette belle journée de mai 2050, satisfaite de ma journée. Revenant à moi, je rouvrais les yeux, j'étais là en 2030 en ayant imaginé ma vie dans 20 ans. Une vie idéalisée qui me paraissait si dure à atteindre, et pourtant, si facile à imaginer.

Il est 16h00, les participants reviennent eux aussi à eux, encore un peu dans leur imaginaire, certains avec des regards interrogatifs, d'autres avec le sourire aux lèvres. Le sujet était : « Retour en 2020 : regrettez-vous ce temps-là ? ». Les réponses sont claires : « non ». Les jeunes ont tant bien que mal essayé d'imaginer un monde malheureux et frénétique, les jeunes parents ont été replongés dans leur enfance chaotique et brûlante. Les anciens,

empreints de nostalgie, m'ont partagé ce qu'ils ont perdu mais surtout ce qu'ils ont trouvé, après.

17h00, je rentre chez moi, soulagée que cette première séance se soit bien passée. Retour au jardin - bon vous savez désormais ce qu'il me reste à faire... Ce soir j'arrose, je chéris et je récolte. A 19h30, je rentrerai déguster les succulentes aubergines que mon conjoint aura préparées. La tête sur l'oreiller, je m'endors paisiblement. Je crois que le tour est joué, collectivement nous y sommes arrivés ●



Un mode de vie idéal en Suisse

Et c'est au tour d'Arthur d'être interviewé par Marina qui anime depuis peu le podcast «ECO-LIVING». Au cours de ces échanges, Marina demande à ses invités de décrire leur mode de vie en 2050 dans un monde neutre en carbone.

Marina : Bonjour Arthur. Bienvenue dans le podcast «ECO-LIVING», merci d'avoir accepté mon invitation pour discuter de votre quotidien.

Arthur : Merci à vous de m'avoir invité, je suis ravi d'être ici avec vous aujourd'hui.

Marina : Pour commencer, pourriez-vous vous présenter et nous dire où vous vivez et ce que vous faites?

Arthur : Bien sûr, je m'appelle Arthur Conway. Je suis un architecte de 49 ans vivant en banlieue de Genève, en Suisse. Mon cabinet d'architecture est spécialisé dans la conception, la construction et l'aménagement paysager durables. Je possède également une entreprise de construction en lien avec mon cabinet d'architecture. Nous proposons des solutions pour que les bâtiments et les maisons soient entièrement écologiques pour les entités privées et publiques. Nous pensons que la construction durable est une étape essentielle pour devenir une société neutre en carbone.

Marina : Pouvez-vous nous en dire plus sur les solutions que vous proposez, en quoi cela consiste? Ou peut-être nous donner un exemple d'un client précédent?

Auteur



Victor Bohnet, récemment diplômé de GEM et poursuivant actuellement son master à Nova SBE, est un étudiant ambitieux et dévoué, œuvrant pour un changement positif en vue d'un avenir meilleur et responsable.

Programme : Business in International Business - Global Management- 3^{ème} année

Arthur : Je dirais que le meilleur exemple pourrait être ma propre situation. Il y a environ 20 ans, je ne voulais pas continuer à vivre en centre-ville où les vieux bâtiments étaient mal isolés et chauffés au gaz. C'était avant que le gouvernement interdise progressivement le chauffage thermique (gaz naturel, fioul) et rende obligatoire l'isolation de chaque maison et bâtiment. Heureusement, pour de nombreux propriétaires, il y avait des aides financières ainsi que d'autres incitations du gouvernement pour non seulement isoler et changer le mode de chauffage pour une option écologique, mais aussi pour aller plus loin en choisissant la meilleure option possible en fonction des choix énergétiques locaux. Je pense que nous pouvons un peu remercier la crise énergétique du début des années 2020. À l'époque, j'avais seulement 22 ou 23 ans, mais je me souviens très bien que c'était une étape décisive pour de nombreux gouvernements, car ils ne voulaient plus dépendre des hydrocarbures. Je pense que la crise les a vraiment aidés, ou devrais-je dire les a forcés, à lancer des projets à grande échelle et à allouer des fonds pour réduire et éliminer définitivement l'utilisation des combustibles fossiles. Cela a pris du temps, je ne peux pas le nier. Mais comme nous le voyons maintenant, nous réussissons à vivre sans et, selon moi, nos vies sont meilleures que jamais. Désolé si je m'éloigne du sujet.

Marina : Pas de soucis, c'est aussi le but du podcast. C'est un endroit où les gens peuvent exprimer leurs

opinions sur tout ce qui concerne la durabilité. Mais continuez avec votre exemple, s'il vous plaît.

Arthur : Oui, bien-sûr. Donc, il y a environ 20 ans, j'ai acheté une ferme de taille moyenne dans la banlieue de Genève et j'ai investi ce qui, à l'époque, me semblait être une somme énorme pour m'assurer qu'elle était parfaitement isolée pour être économe en énergie et qu'elle disposait de suffisamment de sources d'énergie pour être autonome. En passant, cet investissement initial semble insignifiant comparé aux économies que j'ai pu faire au fil des ans. Bien que la maison soit toujours connectée au réseau électrique, c'est uniquement pour que l'électricité excédentaire produite par ma maison soit injectée dans le réseau et stockée par la société d'électricité gouvernementale. J'ai entendu dire qu'ils ont trouvé de nombreuses façons de stocker l'électricité grâce à de nouvelles conceptions de batteries et à d'autres avancées technologiques.

Marina : Comment l'électricité est-elle produite chez vous ?

Arthur : Nous avons des panneaux photovoltaïques sur le toit et heureusement, la plus grande partie du toit est orientée au sud, ce qui s'est avéré très pratique. Ces panneaux convertissent l'énergie thermique en électricité. Nous avons également une pompe à chaleur géothermique qui nous fournit le chauffage en hiver sans émissions et le rafraîchissement en été, mais de nos jours, la plupart des

nouveaux bâtiments en sont équipés si c'est géothermiquement possible. Je voulais vraiment que ma maison soit autonome et durable à plusieurs niveaux, c'est pourquoi ma famille et moi ne vivons pas seuls dans la maison. J'ai divisé la maison en quatre appartements, et nous vivons dans l'un d'eux tandis que je loue les trois autres. Je pense que c'est une situation de vie extrêmement positive car elle offre une opportunité de s'entraider sur différents aspects de notre vie. Markus, l'un de mes locataires, est un agriculteur à la retraite et il aime cultiver des légumes dans tout le jardin. Il adore produire des espèces locales de fruits et légumes de saison tout au long de l'année. Il utilise différentes méthodes, telles que l'agriculture en jachère et régénérative, pour favoriser la biodiversité et éviter que le dioxyde de carbone ne s'échappe de la terre. Les choses que nous pouvons apprendre quand nous l'écoutons, c'est miraculeux ! Markus paie la plupart de son loyer avec les fruits et légumes qu'il produit et en «gardant» occasionnellement mes enfants. Je crois que si nous avons la chance de pouvoir aider les autres, nous devrions le faire. C'est aussi pour cela que j'ai voulu créer plusieurs appartements au sein de la ferme, afin que je puisse aider d'autres personnes à trouver un bon logement aussi. Les deux autres locataires sont des couples avec enfants, l'un des couples gagne pas mal d'argent, l'autre non, c'est pourquoi le loyer est adapté à chaque revenu et situation. Typiquement, Markus paie un loyer très bas parce qu'il nous aide en s'occupant du jardin et en produisant de la nourriture pour toute la maison,

tandis que la famille à faible revenu paie moins car elle mérite des conditions de vie similaires à tout le monde. Un autre aspect que ma femme et moi aimons vraiment dans cet arrangement de vie, c'est que nous avons tendance à partager beaucoup de nos appareils ménagers. Par exemple, au lieu que chaque appartement ait un aspirateur, nous en partageons un, cela nous fait économiser de l'argent à tous et contribue à réduire notre impact sur l'environnement. Nous faisons essentiellement la même chose pour beaucoup d'autres appareils électriques. Nous avons une armoire sur le palier commun où nous les rangeons. Je voulais vraiment que cette maison ressemble davantage à une communauté qu'à un simple endroit où les gens viennent dormir.

Marina : Et les transports ? Avez-vous une voiture électrique ?

Arthur : Ma femme et moi n'en avons pas, mais l'un de nos locataires en a une, donc parfois ce sont eux qui déposent les enfants à l'école. Sinon, je me déplace à vélo ou en transport en commun. Je suis très reconnaissant que les transports en commun à Genève soient non seulement fiables, mais qu'ils vous emmènent pratiquement partout dans le canton. Ma femme, quant à elle, a une trottinette électrique. Comme elle est infirmière, c'est plus facile pour elle d'aller et de revenir du travail tard le soir ou tôt le matin lorsque les transports en commun sont moins fréquents. Lorsque nous partons en vacances, nous ne prenons pratiquement que le train

à travers l'Europe. Les enfants adorent ça parce qu'il y a toujours d'autres enfants avec qui ils peuvent jouer dans le train, et nous aimons vraiment ça car nous pouvons simplement profiter du magnifique paysage que nous voyons par la fenêtre, lire et nous détendre. Tous les quelques ans, nous emmenons les enfants hors d'Europe, nous ne le faisons pas chaque année car les billets d'avion sont devenus chers maintenant que les avions n'utilisent plus que de l'hydrogène. Nous ne partons plus non plus skier, car il y a environ 15 ans, la plupart des pistes de ski ont été fermées car elles consommaient trop d'eau. Notre planète ne pouvait plus se le permettre.

Marina : Très intéressant, Arthur ! Comme nous le savons tous, les vols ne sont pas le seul bien de consommation devenu plus cher. Pouvez-vous nous en dire plus à ce sujet et comment vous gérez cela ?

Arthur : Bien sûr ! Nous n'avons pas ressenti une énorme différence lorsque le gouvernement a mis en place de nouvelles taxes sur les biens et services hautement insoutenables, car ma femme et moi avons surtout toujours été végétariens. Il y a tellement de substituts de toute façon que nous n'avons jamais vraiment regardé en arrière, et je suis assez sûr que mes enfants diraient la même chose. Les articles qui ont peut-être fait une différence étaient les vêtements, mais là encore, nous n'avons pas à acheter des vêtements tous les jours non plus. C'était juste difficile quand notre premier enfant grandissait, nous devions acheter de nouveaux

vêtements tout le temps. C'est pourquoi ma femme et moi avons tous les deux trouvé des groupes de parents en ligne qui échangent les vêtements et les jouets de leurs enfants. En gros, tout ce que vous voulez vraiment, c'est peut-être l'un des sites Web que nous utilisons le plus, c'est tellement pratique et facile à utiliser. Au lieu d'acheter quelque chose de neuf, nous le cherchons simplement et environ 98 pour cent du temps, quelqu'un aura un surplus ou le vendra en ligne.

Marina : Que pensent vos enfants de tout cela ?

Arthur : Bien sûr, en tant qu'adolescents, ils peuvent être mécontents et difficiles parfois. Je plaisante, depuis leur plus jeune âge, nous leur enseignons le passé et comment l'état de notre planète se dirigeait dans la mauvaise direction. À l'école, ils apprennent la durabilité et comment vivre sur terre sans impacter et détruire non seulement la nature mais aussi la biodiversité. Je pense que leur génération a été bien éduquée sur ce sujet et qu'ils sont conscients de la fragilité de l'environnement. Ils sont capables d'expliquer les économies circulaires, la décroissance et d'autres concepts encore mieux que moi. C'est vraiment remarquable à quel point les enfants sont intelligents quand on leur enseigne tout cela.

Marina : Quel est, selon vous, le changement le plus significatif que votre gouvernement local a mis en place au cours des 20 à 30 dernières années ?

Arthur : Eh bien, il y a beaucoup de choses. Nous en avons déjà parlé de quelques-unes ; les taxes sur les biens et services insoutenables, l'amélioration de l'isolation et de nombreuses autres initiatives. Mais en tant qu'architecte, ce dont je suis le plus fier, c'est la réduction drastique des îlots de chaleur urbains. Ils ont toujours été, selon moi, l'une des choses qui n'auraient jamais dû exister en premier lieu. Avoir des villes avec à peine de la végétation n'est pas normal, c'est pourquoi les températures sont devenues beaucoup plus élevées dans les centres-villes. J'étais content quand beaucoup de grandes villes à travers le monde ont réalisé cela et ont commencé à changer les choses en installant des toits verts, en lançant des campagnes massives de plantation d'arbres et en utilisant d'autres techniques pour réduire ces nœuds de béton. Ces solutions ont eu un grand impact, elles ont rendu les villes plus fraîches, moins polluées et globalement plus agréables, donc plus agréables à vivre.

Marina : Une dernière question que j'aime poser à tous ceux qui viennent dans le podcast est s'ils regrettent quelque chose du passé ?

Arthur : C'est une bonne question. Je pense que peut-être la seule chose qui me manque vraiment, c'est d'aller à l'étranger pour des événements sportifs, mais même maintenant, je trouve toujours des moyens de profiter du sport. C'était une bonne initiative de la part de la FIFA et d'autres associations sportives de restructurer les grands

événements sportifs afin de réduire leur impact sur l'environnement. Par exemple, en utilisant ou en rénovant des stades existants plutôt qu'en construisant 4 à 7 nouveaux stades pour chaque Coupe du monde, et cela a rendu la compétition plus longue, ce que j'apprécie. C'est bien qu'ils aient pris des mesures pour réduire leur empreinte carbone. Il est vrai que je regrette légèrement d'aller à l'événement en personne, mais si je peux y aller en train, j'essaie parfois d'assister à un ou deux matchs. Quand c'est loin, je le regarde simplement dans un pub ou avec mes enfants à la télévision en direct. Ils aiment beaucoup le football aussi.

Marina : Merci beaucoup, Arthur. C'était un plaisir de vous avoir dans le podcast «ECO-LIVING».

Arthur : Merci de m'avoir invité ●

IMPACT

août 2023 • Design : Grenoble Ecole de Management t • Crédits photos : Getty Images, Bruni Fournier et DR



**GRENOBLE
ECOLE DE
MANAGEMENT**
BUSINESS LAB FOR SOCIETY



12, rue Pierre Sémard
38 000 Grenoble - France
+33 4 76 70 60 60
info@grenoble-em.com
96, rue Didot
75 014 Paris – France

grenoble-em.com



MEMBRE FONDATEUR
GIANT
INNOVATION CAMPUS